



Au Sommaire

Matéo Maximoff... Fils du Vent et du Verbe

Matéo Maximoff fut l'un des premiers écrivains Rom en langue française. Je l'ai découvert par hasard en faisant des recherches sur la littérature tsigane. Difficile aujourd'hui de trouver ses livres ! Aussi, je tiens à remercier sa fille, Nouka, sans l'aide de qui cette chronique, constituée de trois volets, ne serait restée qu'une idée...

I . - [Casse toi, pov' Rom](#) :

Présentation de Matéo Maximoff à travers l'histoire (succinte) des Roms, de leur origine jusqu'au fin XIX°.

II . - [Chez nous, les Roms](#) :

Approche de la société Rom Kalderash à travers l'œuvre de Matéo Maximoff.

III . - [Lève la tête, sois un Rom](#) :

Le génocide des Tsiganes à travers l'œuvre de Matéo Maximoff ?

© L'Ombre du Regard Ed., Mélanie Talcott – Janvier 2012

Aucune reproduction, même partielle, autres que celles prévues à l'article L 122-5 du code de la propriété intellectuelle, ne peut être faite de l'ensemble de ce site sans l'autorisation expresse de l'auteur.



Casse-toi, pov’Rom

Je ne sais si je le dois au sang de mes ancêtres maternels qui coulent dans mes veines, ceux dont je ne sais rien d’autre si ce n’est qu’une longue émigration commencée au XVII^e siècle les a conduit de l’Europe de l’Est jusqu’au Sud de la France où ils ont arrêté leur course au XIX^e, faisant de moi une française que l’on qualifie aujourd’hui de souche. Tout ce que je sais est que mon grand-père maternel qui, lui, venait d’un Sud méditerranéen dont j’ignore tout, avec sa peau bistre, ses yeux noirs comme la nuit, son nez aquilin, ses pommettes hautes et saillantes devenait muet d’émotion lorsque pleuraient les violons tsiganes et que depuis toute petite, leur résonance s’inscrit en moi de façon similaire. Tout ce que je sais, c’est que, vendeur ambulancier de balais, il assista plus d’une fois au pèlerinage gitan des Saintes Maries de la mer. Tout ce que je sais, c’est qu’à lire Matéo Maximoff, précurseur de la littérature tzigane dont il fut le premier écrivain en langue française, le même souffle m’a de nouveau emportée, me soulevant vers des territoires familiers, comme s’il ne s’agissait que d’une redécouverte de ce qui, peut-être, fut.

Outre que l’un et l’autre apprirent à lire et à écrire sans autre maître qu’une volonté inflexible, curieuse et insatiable, ils avaient en commun, du moins je le soupçonne, la même foi en la vie, le même appétit de vivre, le même courage, celui-là que l’on juge à tort du fait de sa rareté, hors du commun, un courage tissé de lucidité et imprégné de cette bienveillance généreuse que seule, une longue fréquentation des mauvais coups du sort et des revers douloureux de la vie laisse en héritage à quelques-uns. Ils avaient également en commun le même goût du voyage, sauf que mon grand-père fut un voyageur immobile, les timbres lui pourvoyant des tours du monde imaginaires et que Matéo Maximoff le fut sans doute autant par atavisme que forcé par les circonstances.

Les gens du voyage... Expression sibylline validée par décret en 1972 et qui désigne tous ceux qui s’adonnent à une activité économique ambulante. Autrefois, cette appellation contrôlée concernait les colporteurs, les saltimbanques, les mercenaires, les travailleurs saisonniers, voire même les pèlerins. Aujourd’hui, elle désigne globalement d’une manière plus lapidaire et discriminatoire, les Roms, ceux dont nos sociétés démocratiques, à l’égal de leurs consœurs d’hier plus despotiques, ne savent que faire, ceux qui ont le droit de circuler mais pas celui de s’arrêter et dont la liberté qu’on leur suppose par fantasme est bornée par l’exclusion, l’inclusion ou la réclusion, en d’autres mots, par la négation, l’assimilation ou le ghettoïsation. Pour beaucoup qui ne donnent pas dans la nuance historique, Roms signifie Roumanie et c’est avec une promptitude revancharde et indécente, tant elle est sûre de son bon droit, qu’ils les renvoient là, où pensent-ils, ils sont tous originaires. *La*

*plupart des gens qui ne connaissent pas les Tsiganes les confondent tous, que ce soit Tsigane, Gitans, Romanichels, Bohémiens ou Gypsies, ils les appellent communément les Gitans. Certes, il n'est pas facile pour un non initié de les distinguer.... Mais les Tsiganes portent des noms slaves ou balkaniques, les Gitans (ou Kalés catalans ou andalous) de noms ibériques, les Bohémiens (les Manouches ou Sintis) des noms français, les Romanichels des noms germaniques et les Gypsies des noms anglais. Physiquement, il est facile de distinguer un Gitan, brun, d'un Tzigane, bronzé, ou d'un Romanichel, blond, précise Matéo Maximoff dans *La septième fille*.¹ Aux Roms, aux Sintis et aux Gitans, il faut également ajouter un quatrième groupe, celui des Yénishs, des voyageurs non-Tsiganes de souche européenne qui seraient les descendants d'hommes et de femmes rejetés par la société ou forcés à l'exil par les événements (guerres, famines, désertion...). Ils furent tout aussi persécutés que leurs frères tsiganes. C'est ainsi que de 1926 à 1973, en Suisse, une organisation subventionnée par des fonds public procéda au retrait systématique des enfants yénishs (environ 600) à leurs parents pour les placer soit dans des familles ou des foyers d'accueil, soit dans des établissements psychiatriques ou des pénitenciers. On leur interdisait de parler leur langue et pour simplifier les choses, on leur racontait que leurs parents étaient morts.²*

Nombre de controverses dues autant à l'impossibilité de remonter à des sources documentaires tangibles qu'à des spéculations épousant parfois les préjugés de chacun renvoient l'origine de ces peuples à l'Inde, sans vraiment s'accorder s'il s'agit de celle du Nord ou de celle du Sud. Lire Matéo Maximoff permet d'en éclaircir le périple sans pour autant être à la lecture de son œuvre, certains de son empreinte.

Dans la préface de *La Poupée de Mameliga*, recueils de récits dont le fantastique ne déroge en rien sa place à la réalité de l'expérience vécue, il nous en trace un chemin. Quelques trois mille ans avant Jésus-Christ, un peuple nomade, les *Djats*, artisans qui excellaient dans le travail des métaux précieux ou non, excellents acrobates, maîtres dans l'art du hatha-yoga et parfaits connaisseurs de l'anatomie humaine, vivaient sur les bords de l'Indus. Plus tard et dans des circonstances obscures, ils s'expatrièrent, au temps des Sassanides, à Babylone puis, à l'époque des Omeyyades, dans les régions du Bas-tigre. De fait, leur exil forcé avait déjà commencé suite à une résistance ouverte contre un khalife abbasside. Les Zott, comme les appelaient alors les Arabes, n'eurent la vie sauve qu'à condition d'être conduits sous bonne escorte à Bagdad et dispersés dans divers lieux de l'Empire Byzantin et de l'Asie Mineure. C'est de ces Zott ou Djat que les Tsiganes européens tireraient leur origine.³ De là, selon ce que nous conte Maximoff, certains partirent pour la Crète, avant de se répandre dans tous les Balkans, d'autres traversèrent la Mer Rouge pour s'installer en Égypte, puis ensuite en Afrique du Nord et en Italie. Ceux qui arrivèrent jusqu'en Espagne furent les ancêtres des Gitans. D'autres s'installèrent dans le Nord de l'Asie où ils prirent le nom de *Kara* (noir)-*Louli* et enfin, un groupe dont on n'a perdu la trace, aurait été jusqu'au Japon et les îles du Pacifique. Quelques siècles plus tard, on retrouve en Perse ces *Djats*. Ils sont musiciens, ce sont les *Louri* que le roi persan, Bahrâm Djour, tel le raconte le poète Firdawsi, fit venir d'Inde. Le roi de l'Inde lui en expédia 12 000

*Tous ces groupes, nous dit Maximoff, ne formaient finalement qu'un petit peuple que l'on connaît sous des noms divers... En Europe, ils ont peu à peu disparu et y sont revenus au IV^e siècle à la suite des hordes de Huns, commandées par Attila. Quand les Huns se retirèrent, eux restèrent et il est probable que les Tsiganes de Hongrie sont leurs descendants.*⁴

En l'an 500, ils sont en Espagne. Ce sont les *Egipcianos* qui deviendront *los Gitanos*. Une seconde vague d'émigration démarre de l'Inde vers 712 en direction du désert de Gobi. Le nom de *Loulis* se répandra alors dans toute l'Asie. Cinq siècles plus tard, les *Loulis*, tout comme les juifs russes et polonais, suivront les armées de Gengis-Khan. Lorsque le conquérant mongol rebrousse chemin, les

Loulis restent en Europe et bon nombre d'entre eux sera pourchassé et tué par les hommes blancs d'alors pour qui Mongols et *Loulis* n'étaient guère différents.

En 1322, continue Matéo Maximoff, un groupe important demande asile au monastère du Mont Athos. Celui qui les conduit, un vieillard plus que centenaire, répond au nom d'Atziganis, nom qui sera désormais donné à tous les nomades qui se rendent en Europe. L'étymologie du mot Atziganis serait à rechercher dans le mot *Athinganos*, *celui que ne veut ni toucher ni être touché*, sous peine de devenir, – comme nous l'apprend, Matéo Maximoff – *Marimé*, souillé, et donc rejeté par toute la communauté, un pestiféré à qui l'on ne parle plus et que l'on ne reçoit plus. En Europe Orientale, le mot *Athinganos* prendra la consonance de Cingani, en Italie Zingari et en Allemagne, Ziguener, mot de triste résonance s'il en est.

Au XV^e siècle, ils sont plusieurs milliers à parcourir l'Europe en petits groupes. *Égyptiens*, *Sarrasins*, *Biscayens*, *Cascarots* et *Mirifiches* en France, ou *Boumiens* et *Caraques* en Provence, *Gitans* en Espagne, au Portugal et dans le Sud de la France, *Farac* en Hongrie, *Gypsies* en Angleterre ... Jusque là, relativement bien accueillis par les diverses populations de toutes les contrées du monde qu'ils traversent, les Tsiganes vont peu à peu être victimes du racisme que l'Église dans sa grande tolérance œcuménique, va patiemment inculquer à ses ouailles. En 1427, l'archevêque de Paris, Jacques du Chastelier, excommunia illico presto une bonne vingtaine d'entre eux qui vivaient à la Chapelle Saint-Denis, les accusant de vols et de sorcellerie, ainsi que tous ceux qui se faisaient dire la bonne aventure. Victor Hugo s'inspirera de cet évènement pour écrire *Notre Dame de Paris* et créer le personnage idéalisé de la Bohémienne Esméralda.

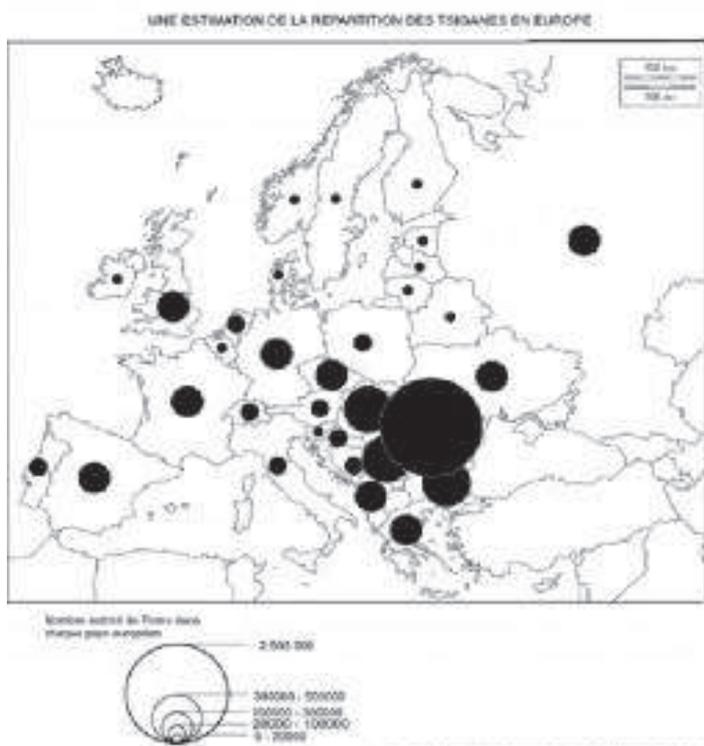
En Hollande et en Suisse, durant des siècles ils seront des *Idoines* (Heiden), des païens, tous voleurs, toutes sorcières que l'on pouvait capturer, torturer ou marquer au fer rouge, avant de les expulser. Si on les reprenait une seconde fois, pas de quartier, on les pendait, rouait de coups à mort ou on les décapitait. Suite à une séance de la Diète à Baden en 1574 et sur les conseils du délégué du canton de Schwytz (Suisse), l'autorité fédérale stipula que c'était à chaque canton, de faire en sorte qu'ils soient définitivement éliminés. En 1560, l'archevêque suédois Pétri refuse de les baptiser et de les enterrer. Bien que certains soient convertis au christianisme, les Tsiganes restent aux yeux de l'Église, des individus diaboliques, d'autant plus qu'ils lui font une concurrence certaine avec leur art divinatoire et la pratique de la magie. L'Église se chargea donc de les démoniser par une propagande grossière, propre à frapper facilement les esprits crédules. Tour à tour descendants de Caïn que Dieu aurait condamné à une éternelle errance, ou punis pour ne pas avoir accueilli la Sainte Famille lors de sa fuite en Égypte, ils auraient selon la rumeur espagnole, volé les langes du Christ ou forgé les clous de la croix de Jésus. Une jeune Tzigane prise de pitié en aurait volé un, obligeant les bourreaux du prophète à le crucifier avec seulement trois clous. Pour les Irlandais et les Grecs, ils auraient même planté le dernier. Au siècle des Lumières, une théorie les assimila aux Juifs que l'on rendit responsables de la peste de 1348 et qui pour échapper aux persécutions, se seraient cachés dans des grottes avant de réapparaître cinquante ans plus tard, la peau noircie par cette obscurité prolongée, et de se faire passer pour des pèlerins d'Égypte. On les accusera alors de propager toutes les épidémies, et tout comme les Juifs, de voler et de manger les enfants.

Mais à la différence des Juifs que leurs détracteurs haïssent toujours pour des raisons précises avec lesquels ils se chargent de fomenter des pogroms et d'attiser le génie de la persécution, hier comme aujourd'hui, les Tsiganes sont un peuple que l'on a simplement cherché, non sans certain succès, à nier. En 1554, en Angleterre, le seul fait d'être Tzigane est puni de mort, on peut les battre, les pendre, les marquer comme du bétail, les envoyer aux galères, – ce que nos bons rois de France, Louis XII et Louis XIV (1647) ne manqueront pas de faire -, sans être inquiété puisque la loi

l'autorise et bien sûr, violer les femmes et les envoyer remplir les bordels à soldats – dont les Tsiganes eux-mêmes grossissent de force les rangs -, ou encore les déporter vers les colonies des Caraïbes ou d'Afrique. En Allemagne, à la même époque, un gitan mort ou vif vaut son pesant de monnaie sonnante et trébuchante, il est même un gibier de chasse. Durant des siècles, les Tsiganes furent ainsi les Nègres Blancs de l'Europe... Ainsi que l'écrit Maximoff dans *Dites-le avec des pleurs : Les Roms ne font pas l'Histoire, ils la subissent et la supportent. Le plus souvent, ils sont victimes d'évènements qui leur sont complètement étrangers.*⁵

Les Roms, communauté à laquelle appartenait Matéo Maximoff, s'installèrent principalement dans les Balkans. Au début du XVI^e siècle à leur arrivée en Moldavie et en Valachie, principautés qui en 1859 seront réunies au sein d'un même état roumain, ils furent réduits en esclavage. L'Histoire déjà nous jouait la pratique inéluctable et moralisante de la délocalisation, quoique celle-ci, dans ce cas,

restât intramuros. Le développement économique de l'Empire ottoman s'accompagna d'obligations et de taxes de plus en plus lourdes vis-à-vis des principautés moldave et valaque. La crise était patente, les artisans étrangers ne voulaient plus y investir et exportaient prudemment leurs capitaux et leur savoir-faire vers d'autres horizons, plus attractifs. Le personnel qualifié dans le travail des métaux, où les Tsiganes excellaient, de la confection d'outils en fer, aux clous et aux fers à cheval jusqu'aux armes et armures, se faisait de plus en plus rare. Quoi de plus naturel, semble-t-il déjà, que de recruter une main d'œuvre abondante dont la force de travail gratuite se révéla fort l'époque juteuse pour les capitalistes de l'époque, en tête le prince régnant, suivi des boyards et des puissants monastères. Cet esclavage durera 500 ans et bien que la plupart l'ignore ou le nie, il fait partie de l'histoire européenne.



Répartition des Tsiganes en Europe (2007)

A l'instar du Code Noir, il exista un [Code Tsigane](#). En 1818, dans le code pénal de Muténie, il est stipulé – entre autres - que : Les Tsiganes naissent esclaves / tout enfant né d'une mère Tsigane est un esclave / tout propriétaire a le droit de vendre ou de donner ses esclaves / tout Tsigane sans propriétaire est la propriété du Prince. Droit de vie, droit de mort et droit de cuissage... On pouvait donc comme pour n'importe quelle autre marchandise, les donner, les échanger et les vendre et l'Église, trader sans scrupules du denier du culte, eut l'idée géniale devant Dieu et les hommes de prendre leur poids comme mesure étalon de leur prix. Du nourrisson au vieillard, un kilo de chair tzigane se monnayait deux pièces d'or. En outre, chaque Tzigane, bien qu'il fût esclave, devait payer diverses taxes à l'État, au Prince et aux Boyards (aristocrates grands propriétaires terriens).

Les esclaves du Prince régnant formaient le groupe des Tsiganes *domnesti*, au rang desquels se comptaient les *Aurari* (orpailleurs) et les *Rudari* (mineurs) qui lavaient l'or des rivières, appelés en Transylvanie les *Baesi*. Lui appartenaient également les *Ursari* (dompteurs d'ours qui fabriquaient

couteaux, haches et serrures), les *Lingurari* (fabricants de cuillères et d'ustensiles ménagers en bois). Venaient ensuite les Tsiganes *casai* ou de Cour et les Tsiganes de *Ogor* ou des champs, les esclaves des boyards ou des monastères. Il y eut bien des rébellions sans victoire au cours desquelles des dizaines de Tziganes, que l'on appela les *Netoci*, se réfugièrent dans les montagnes. Condamnés à mort par contumace, ils n'avaient d'autre solution pour survivre que de s'attaquer aux voyageurs qu'ils tuaient parfois et de piller, voire de brûler, les fermes isolées. Cette situation perdura jusqu'en 1855 où l'esclavage fut définitivement aboli, sous l'impulsion de [Mihail Kogalniceanu](#), écrivain et homme politique moldave, sur tous les territoires de Roumanie.

Les Roms se séparèrent alors en deux groupes, les nomades et les sédentaires, au sein de tribus, les *Vatrachis*, commandées par des chefs, les *Vatafs*. Les sédentaires s'installèrent sur les pourtours des grandes villes, grossissant ainsi l'empire des pauvres où croupissent *tous les malheureux du pays*. Matéo Maximoff vécut quelque temps dans l'une *des plus importantes d'Europe. Elle ceinturait Paris, commençait à la porte d'Asnières et, par les portes de Clignancourt* (à l'emplacement actuel du Marché aux Puces), *de la Villette, de Pantin, des Lilas, de Bagnolet, de Montreuil, de Choisy et d'Italie, allait jusqu'à la porte de Gentilly*. Une ville dans la ville, *où tout s'achetait et se vendait, le plus souvent à la sauvette, et où il y avait un peu de tout*,⁶ même un cinéma mobile, géré par les Manouches.

Les Roms, tronc central de « l'arbre généalogique » des Tsiganes de par leur nombre et de par leur langue, le romanès, qui a résisté à toutes les intempéries des siècles, se distinguent les uns des autres soit en donnant à leur tribus des noms rappelant leur provenance (*Krékuri* - Grèce ; *Moldovaya* - Moldavie ; *Matchouaya* - Macédoine), soit évoquant leur activité professionnelle. Parmi les sédentaires, on trouvait :

- les *Ursari* ou *Boyhas* qui, comme nous l'avons vu, étaient dompteurs d'ours et fabriquaient de peignes en cordes, des crochets de boucherie ou encore des cordes,
- les *Sastraria*, les forgerons, qui travaillaient le fer et au temps des chevaux, faisaient office de maréchal ferrant,
- les *Anatory*, de religion musulmane, qui étaient étameurs,
- les *Kastary* qui travaillaient le bois, fabriquant fourches et auges, quenouilles et fuseaux, vaisselles en bois, balais et tonneaux,
- les *Tchouraria*, fabricants de tamis et excellents maquignons,
- les *Tayaria*, serruriers qui fabriquaient également des barreaux de fer pour les grilles et des clefs,
- les *Laoutary*, musiciens

et enfin,

- les *Kalderash*, *chaudronniers appelés ainsi à cause de la marmite qu'ils portaient sur le dos en criant : Kaldera ! Kaldera...* – (mot qui a subsisté en espagnol, *caldera*, avec la même signification) – *Au début ils ne réparaient que des objets en cuivre. Ils se sont ensuite adaptés à la vie moderne et ont travaillé d'autres métaux : le fer, l'acier, l'aluminium, etc.* Ils pratiquaient également l'affûtage des couteaux et plus récemment, la dorure et l'argenterie. *Avant la première guerre Mondiale et avant que l'automobile n'ait remplacé le cheval, ils exerçaient souvent le métier de maquignon. Musiciens, chanteurs et danseurs, ils l'étaient aussi avant l'apparition des médias modernes tels la radio et la télévision. Chaque homme possédait sa troupe, chaque ville, son cabaret, sans oublier le cirque.*⁷

Matéo Maximoff était un Rom *Kalderash*. Il naquit à Barcelone en 1917, d'un père russe, Lolia, et d'une mère manouche de France, Elisabeth, d'origine polonaise. Orphelin de mère à huit ans et de

père à quatorze ans, la vie ne lui fut jamais facile, pas plus qu'elle ne le fut pour ses ancêtres. De fait, après l'abolition de l'esclavage, ceux qui choisirent de rester nomades, dont son arrière grand-père, décidèrent, pour la plupart, d'aller en Russie où ils s'unirent à d'autres Roms qui n'avaient pas connu l'esclavage ou s'en étaient libérés par la force : les *Miyeyetsi*, négociants et les *Yonesti*, eux-mêmes chaudronniers, chanteurs, danseurs et musiciens. Son grand-père devint leur chef en 1910, à la mort de son propre père né en 1810, un géant de 2m 10 qui au moment de décliner son état civil auprès des autorités russes, se déclara comme étant Yono, fils de Yono... Son nom fut fruit de son inspiration, Maximoff, le plus grand...

Notes



1.- La septième fille, p.103.

2. - Rroms, Sintis et Yéniches – La politique tsigane suisse à l'époque du national-socialisme de *Thomas Huonker et Regula Ludi*, Editions Page Deux, 2005, p. 127. http://doc.rero.ch/lm.php?url=1000.41.22.20120521161719-OW/TB_Petter_Vinciane.pdf

3.- Mémoire sur les migrations des Tsiganes à travers l'Asie, *M.J. De Goeje*, 1903.

4.- La poupée de Mameliga, *préface*.

5.- Dites-le avec des pleurs, p.69.

6.- *Ibid.*, p.77.

7.- La poupée de Mameliga, p.17;

8.- Dites-le avec des pleurs, p.38.

On peut consulter sur Google Books :

- Histoire de la Valachie, de la Moldavie et des Valaques transdanubiens, de *Mihail Kogălniceanu*,

- Esquisse sur l'histoire : les mœurs et la langue des Cigains, *du même auteur*.

- La Roumanie ou histoire, langue, littérature, orographie, statistique des peuples de la langue d'or, Ardaliens, Vallaques et Moldaves, 1961, de *Jean Alexandre Vaillant*. – Né en 1804, il arrive à Bucarest en automne 1829, engagé comme précepteur dans une famille de boyards. Ce jeune enseignant franc-maçon participe de près à une vie politique locale en pleine ébullition en raison du combat pour l'indépendance. Accusé de complot, il est bientôt expulsé de Valachie et rentre à Paris où il se fait historien et défenseur de la langue et des libertés roumaines. Il

commence par publier une grammaire de la langue roumaine, puis un vocabulaire. Il invente au passage l'adjectif roumain qui annonce la victoire proche du terme «roumain» sur le mot «moldo-valaque» en vigueur jusqu' alors. Vaillant qui avait constaté en Valachie et en Moldavie la misère sociale engendrée par le maintien des Roms en esclavage décide de partir en guerre contre ce fléau et publie en 1857, [Les Rômes, histoire vraie des vrais Bohémiens](#).

- Sur les origines des Bohémiens ou Tsiganes, de *M. P. Bataillard*.

- Mémoire sur les migrations des Tsiganes à travers L'Asie, 1908, de *Michael Goeje*

Chez nous, les Roms

Lire Matéo Maximoff n'est pas entrer dans le cénacle de la littérature faite d'allégories, de métaphores, de litotes ou d'oxymores où les intellectuels de la plume se rancissent de leurs orgasmes stylistiques, espérant que l'Académie Française reconnaisse un jour leur mérite besogneux. Ce n'est pas non plus jouir de celle si commune aujourd'hui qui n'a d'autre style que celui de ne pas en avoir et inonde de ses platitudes interchangeable les gondoles des librairies. Lire Matéo Maximoff c'est se laisser porter par l'histoire d'un peuple, écrite avec les tripes, la douleur et le cœur, avec des mots simples, une vérité aléatoire et subjective, et la générosité que procure celui qui a appris, souvent à ses dépens, combien la vie est fragile, dans un temps sans repère qui s'ordonne autour des événements chaotiques et violents que ce peuple a subi, rythmés par sa mémoire qui, elle aussi, est fille du vent.

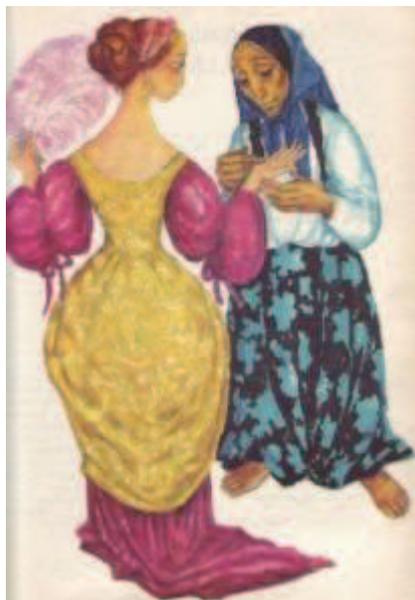
Lire Matéo Maximoff, c'est remonter dans un temps révolu et prendre le pouls d'un peuple, les Roms, parfois idéalisé par celui qui fut l'un de leur porte-voix. Tournons donc les pages des *Routes sans roulotte*, de *Dites-le avec des pleurs*, des *Ursitory*, de *Savina*, ou encore de *Condamné à survivre*, de *La poupée de Mameliga* et de *la Septième fille*. Ces romans, récits et nouvelles peuvent se diviser en trois groupes, entre les romans qui traitent de l'ancienne histoire des Roms (*Le Prix de la liberté*, 1955) – *Savina*, 1957 - *Vinguerka*, 1987) – *Ce monde qui n'est pas le mien*, 1993) et se déroulent dans la Russie et la Roumanie du XIX^e siècle au temps de l'esclavage ; ceux qui sont inspirés des contes, des légendes et des traditions tsiganes (*Les Ursitory*, 1938 – *La septième fille*, 1969 et *La poupée de Mameliga*, 1986) ; et enfin ceux qui se déroulent au XX^e siècle, qu'ils soient autobiographiques (*Dites-le avec des pleurs*, 1990 – *Routes sans roulettes*, 1993), ou non (*Condamné à survivre*, 1984). Bien des hommes et des femmes qui sont évoqués dans les deux ouvrages autobiographiques, constituent le corpus de ses personnages romancés dont la voix résonne, s'interpelle et se répond, d'un livre à l'autre, entre légendes et réalité.



Partons donc en voyage au rythme lent de la *voudana* (roulotte), accor-dé au pas des chevaux, que le progrès remplaça par des trains que les Roms louaient par wagons entiers, puis par la voiture et autres fourgonnettes et aujourd'hui, l'avion. Suivons ces voyageurs, entre exode forcé et volontaire, cherchant, après s'être déclarés auparavant auprès des autorités compétentes, un lieu pour se reposer, un bout de terrain que des Gadjés voudront bien leur céder pour une nuit ou pour un mois. Regardons-les allumer un feu de camp et planter le trépied auquel les femmes

suspendront la *piri*, la marmite en fonte, pendant que d'autres montent la *tsera*, la tente, plus ou moins confortable selon que l'on est riche ou non, tout dépend de l'or que l'on possède. Asseyons-nous avec eux autour de la *mangala* (le brasero), près duquel chante le samovar, partageons le thé et faisons silence pour entendre les voix des conteurs, surgis des temps immémoriaux, se transmettre en romanès l'histoire et les coutumes des Roms, l'histoire des Hommes – tel est le sens de ce mot – et de leurs compagnes, les Romnia, où le fantastique, tant celui qui fait dresser les cheveux sur la tête que celui qui s'accompagne de mélopées prenantes, se mêle étroitement à la

réalité, une histoire de clans et d'individus, parfois violente, parfois assassine, une histoire d'honneur et de trahison, de rites et de codes, d'amour et de haine, une histoire de fureur et de morts anonymes, pleine aussi du silence des braves gens en regard du génocide des Tsiganes européens, le *Samudaripen*.



Voici que surgit – toujours à l'improviste – la ténébreuse Darhani, la femme que l'on craint que l'on soit ou non Rom. Elle est aussi la Drabarni, celle qui donne les médicaments, qui connaît les plantes, a appris la clairvoyance et pratique l'hypnose et la télépathie. Mais pour tous, elle est la sorcière. Nul ne sait son âge, pas même elle, mais elle sait son destin. Elle a le pouvoir comme Dunicha de savoir quand elle mourra. Elle a le pouvoir de voir *les Ursitory*¹, trois anges qui se réunissent la troisième nuit après la naissance d'un enfant pour décider de son avenir. Elle sait que l'enfant, son petit-fils Arniko, qui vient de voir le jour, annonce la fin des siens, bien qu'elle ignore comment ils s'achèveront. Elle succombera violemment aux mains des siens, la tribu des Minesti, leur chef Yakali la soupçonnant d'avoir provoqué la mort de son fils, Frinkelo, qui, faisant fi de la sagesse tzigane, a épousé la fille de la sorcière. La haine est fille de la peur et Téréina qui n'a pas les connaissances de sa mère en fera la douloureuse expérience. Son fils Arniko, doué d'une force peu commune, vivra tant que la

bûche qui présidait à sa naissance, ne sera pas consommée entièrement. Hélas, bien des années plus tard, une main traîtresse s'en chargera.

Dunicha n'était pas – semble-t-il – une mauvaise femme, mais son savoir dont elle usait peut-être à bon escient, en faisait néanmoins une prisonnière solitaire et esseulée parmi les siens. Tout comme l'est la Darhani dans *La Septième fille*. Personne, pas même elle, ne connaît son nom. Mais elle aussi sait que sa fin est proche et que sans descendance, elle a le devoir de transmettre ce qu'elle fut – comme tout être humain se doit le faire avant de quitter cette terre – à une fillette, Silenka, qui a hérité de la potentialité du don, pour être, selon la coutume, la septième fille née de la benjamine d'une famille qui comptait elle-même sept filles. Intelligente et lucide, elle est au service de son peuple : *quel est le rôle d'une sorcière sur cette terre ?, te diras-tu. La sorcière a l'habitude de faire du bien, pour cela on a recours à elle. Une malheureuse qui vient me demander de conquérir l'amour de son amant, une mère qui me supplie de guérir son enfant, un homme qui me prie de cicatriser ses blessures, tout cela je l'ai fait, pour quelques milliers de Roms et de Romnias...[...]... Mais vois-tu la superstition est une des plus grandes peurs que l'homme connaisse. Or, comme je ne sais rien refuser, j'ai fait aussi le mal quand on me l'a demandé. Mais cela, les hommes ne se sont pas fait prier pour le divulguer, et c'est tout ce qu'ils ont retenu. Quel Rom peut-il penser qu'une sorcière est une femme comme une autre, ni plus ni moins, qui aime quelquefois mais qui souffre le plus souvent ?... [...]... Et puis, les hommes croient que Satan est l'ennemi de Dieu. Alors qu'en réalité, Satan est son bourreau, l'exécuteur des hautes œuvres de Dieu. Comme toute nation a ses bourreaux, Dieu a le sien.*² La Darhani usera de tous ses pouvoirs pour que ce qui a toujours été, continue à être. Les Roms ont aussi leur Lilith et leur Pandora. Elle leur est nécessaire pour maintenir à distance respectable cet invisible, que pourtant leurs femmes apprennent à lire au creux de la main et dont elles savent déchiffrer les arcanes, et cela d'autant plus que les *Mulo*, les fantômes, sont plus à craindre que les hommes. Ils surgissent de leur dépouille encore chaude – une apparence clonée des êtres vivants qu'ils incarnent mais dotés de pouvoirs souvent maléfiques -, comme c'est le cas pour Tantchi, père de Silenka, décédé d'une longue maladie provoquée par la Darhani. Dans *Dites-le avec des pleurs*, récit autobiographique de la

grande saga kalderash des Maximoff, La Poleskina, la mère de Matéo, manouche de France, emportée en quelques heures suite aux soins reçus à l'hôpital pour une maladie bénigne, apparaît à la grand-mère, Lutka, pour réclamer le dernier-né de ses cinq enfants, Yoska³. Matéo a huit ans et entendre la voix de sa mère décédée ne l'étonne pas, pas plus qu'il ne s'en effraie.

Le Mulo m'a rappelé les Pei, ces fantômes qui hantent les nuits au Tamil Nadu, d'où selon certains seraient originaires les Tsiganes, et qui véhiculent les mêmes légendes dans les villes et le moindre village. On évite aussi de sortir la nuit et vient-il à se matérialiser un Pei, et c'est la débandade et l'errance nocturne. On attend le petit matin pour rentrer ici dans sa maison ou son pandel, là dans sa tsera. Pour s'assurer que le mort est bien mort, ici on hâtera sa crémation, là on lui plantera un couteau dans le cœur. Tantchi, qui mourra deux fois, la seconde par la main de son fils, renvoie à l'histoire *réelle*, contée par Evreno Puresko⁴, de Laytchi, qui passa de vie à trépas, d'un état cataleptique à une mort horrible, son fils Ripka ayant vu dans le réveil inopiné de son père, la marque du Mulo. Vrai ou faux, ici ou là, les hommes font toujours moins peur que les Mulo ou les Pei.

Mais la Darhani, aussi puissante soit-elle, ne peut défaire de ce qu'imposent les codes et les rites. Ils sont nombreux, complexes et nous laissent perplexes, certains nous paraissant antédiluviens, voire offensants, sans parler de tous les tabous dont Matéo Maximoff se garde bien de dévoiler les plus secrets. C'est ainsi que la sorcière n'a pas le pouvoir de rendre pur celui ou celle qui a été déclaré impur ou *Marimé*, l'une des plus grandes accusations qui puisse exister chez les Roms. S'agissant de la nouvelle accouchée, on retrouve la même tradition que j'ai vue en Inde du sud : la jeune mère ne peut toucher les siens durant les six semaines suivant l'accouchement ni sortir de son confinement de peur qu'attiré par le sang, un Pei se glisse dans son corps. Dans *Les Ursitory*, Téréina enfreint la règle, *tout en sachant qu'une telle violation des lois pourrait lui coûter la vie, car par sa présence, contre toutes les coutumes, elle maudit en quelque sorte, tous ceux qui sont près d'elle... [...]... Les Roms se retiennent de la tuer... [...]... Ils ne peuvent ni la toucher, ni lui parler, sans être reniés par leur race entière.*⁵ Dans *Savina*, l'héroïne déclare faussement sa rivale, plus heureuse en amour – elle a épousé le Rom, Ika, qui lui avait été promis avant sa naissance – d'avoir donné à manger de la viande à son beau-père qu'elle aurait auparavant lavée dans l'eau sale où elle avait fait tremper ses robes. Et Matéo Maximoff de préciser : *Quelques explications sur le mot "marimé". C'est une croyance aussi vieille que la race tzigane. Comme les Roms sont incontestablement de race hindoue, il existe chez eux la superstition de "marimé", comme il existe chez les Hindous les "intouchables". Peu de chose suffit pour qu'un Rom soit déclaré marimé et banni des tribus le reste de ses jours... [...]... Aucun rom ne doit lui parler, fût-ce son propre fils, et encore moins le toucher, sans déroger à la loi et être rejeté lui-même. La chose est simple en elle-même. Qu'un morceau de pain tombe par terre et qu'un rom le ramasse et le mange, il est marimé. De même, un Rom ne doit pas se servir d'un couteau ou d'une cuiller qui a eu contact avec la terre. Aucun Rom ne doit entrer dans une tente pendant les quarante-deux premiers jours de la naissance d'un enfant. Il y a mille façons de se rendre marimé, et la réhabilitation est longue et incertaine. Toute une vie est parfois insuffisante pour purifier un Rom atteint de ce malheur.*⁶

Néanmoins, la Darhani est conviée aux mêmes fêtes que celles qui rythment la vie de son peuple, celle joyeuse, comme la *pativ* qui répond à l'hospitalité dont les Roms se font un honneur et qui accompagne l'arrivée de l'un des leurs, un mariage ou une naissance ; celle plus grave, mais sans inutile tristesse, qui accompagne la mort.

Un Rom, du moins à l'époque que couvre l'œuvre de Maximoff, ne mourrait jamais seul, sinon entouré des siens et de ses amis et charge à ceux qui le veillaient, de satisfaire ses ultimes désirs. Pour éviter d'être *marimé*, on lave et on revêt le moribond de ses plus beaux atours. Une fois exhalé

son dernier soupir, les femmes vident tous les récipients de l'eau qu'ils contiennent et voilent les miroirs. Le mort enterré, parfois au cimetière, parfois au bord de la route, on évitera de prononcer son nom pendant quarante jours afin d'éloigner le *Mulo*, et tout ce qui lui a appartenu, inclus ses animaux à l'exception des chevaux, sera brûlé. Avec ou sans présence de *Mulo*, le campement sera démonté. Commence alors la *Pomona*⁸, allant de la veillée du mort jusqu'à la levée du deuil et, qui est sévèrement régulée : les trois premiers jours, par exemple, on ne se lave qu'à l'eau pure, il est interdit d'utiliser du savon, on ne se coiffe pas, on ne se rase pas. La *Pomona* donne lieu à cinq cérémonies, trois et neuf jours, puis six semaines et six mois après le décès et enfin quinze jours avant qu'un an de deuil soit révolu. A la première *Pomona*, des victuailles et de la boisson sont offerts aux participants à qui interdiction est faite de dire merci, cette offrande étant gratuite et sans retour. Ce qui n'est pas consommé, sera jeté dans l'eau, le *Mulo* détestant cet élément. Seuls, les membres de la famille sont autorisés à participer aux préparatifs et les invités doivent être en nombre impair. Une place est faite au disparu. A la dernière *Pomona* qui rompt le deuil, les Roms prononcent une phrase rituelle qui délivre la personne disparue des chaînes que le chagrin a tressé, lui permettant de continuer sa vie sur un plan différent.

Evacuées ces légendes qui plongent peut-être leurs racines dans la réalité, admises comme telles ces pratiques qui peuvent nous sembler archaïques, voire castratrices, on ne peut néanmoins que s'interroger sur le fondement de la pérennité de cette nation qui ne veut d'autre terre que celle qui ignore les frontières et est passée maître dans l'art de la survie, pour avoir survécu à des millénaires de guerres, de révolutions et de persécutions, sans rien perdre de cette identité nationale dont nous nous réclamons aujourd'hui et cherchons vainement à en retrouver les vestiges dans les cendres de notre culture globale. Certes, la tradition orale, les codes et les rites qui la régissent, peuvent nous fournir a priori une explication plus ou moins rationnelle. Mais leur préservation de ce lent émiettement qui a eu raison des nôtres, n'est peut-être aussi que la conséquence de l'endogamie sociale, dans un sens très large du terme, dans laquelle depuis la nuit des temps est plongé le peuple tsigane.

D'abord, pure invention littéraire, il n'y a ni rois ni chefs ni président chez les Tziganes ! Celui jugé le plus sage est celui que l'on écoute. Mais lorsque Matéo Maximoff affirme que *le nomade est libre parce qu'il n'obéit à personne. S'il accepte les lois, il s'empresse de les contourner dès qu'il le peut. Un père n'a même pas le pouvoir de commander à son fils...*, cela est en partie contredit par ses récits, où il nous prouve que la communauté Rom est, dans tous les domaines, régie par des lois intrinsèques, intraitables.

Il y a d'abord celle de l'Omerta. Non seulement, un Rom ne dénoncera pas l'un des siens, *mais lorsqu'il y a mort d'homme parmi eux, ils ne veulent pas mêler la justice officielle à leurs affaires...* [...]... *Les Roms Kalderash rendent leur propre justice et règlent leurs différends en se basant uniquement sur leurs lois ancestrales. Celui qui a recours à la police étrangère et qu'on nomme familièrement un mouchard est non seulement banni de la tribu, mais parfois tué par l'un des parents de la victime.*⁸

Il y a ensuite celle de la *Kris*, le tribunal Rom composé d'hommes choisis en fonction de leur respectabilité, de leur expérience et de leur réputation, convoqués de tous les coins du monde en cas de litige grave. Le *krisinitory*, homme jugé le plus sage de toutes les tribus concernées, préside cette cour de justice, écoute les plaignants qui prennent la parole tour à tour, avant de prendre une décision, tel Matéo Maximoff le raconte, par exemple, dans *Savina*. La vengeance est un droit et la sanction, acceptée par tous, est à la hauteur de l'affront. En ces temps dont parle Matéo Maximoff, un père pouvait occire sa fille pour avoir perdu sa virginité avant le mariage, deux hommes se battre au fouet jusqu'à ce que mort s'ensuive ou comme dans *Condamné à survivre*, obtenir un jour de

sursis avant que tous les hommes de la tribu qui a subi l'offense, fassent le serment de le tuer, un jour, n'importe où et n'importe quand ... Bref, une autre forme de fatwa ! Mais comme le reconnaît aussi Matéo Maximoff : *toute loi tzigane kalderash est basée sur l'honneur. La parole donnée est sacrée par celui qui la donne... [...]... L'honneur, comme la liberté n'est qu'un mot, mais pour lequel le Tzigane parfois tue, et pour lequel le plus souvent, il se tue. Esclave de sa parole, là aussi il n'est pas libre.*⁹

Il y a enfin toutes les règles qui quadrillent en général la société Rom, hiérarchisant les êtres par genre, par âge et par qualité et en particulier, celles qui légifèrent la vie de la femme. Pour cette dernière, que l'on soit féministe ou non, la validité de cette classification semble plutôt répondre à la satisfaction et au confort des hommes, plutôt qu'au souci du bien-être de leurs compagnes, épouses et filles. De fait, cette situation transcende largement le cadre de la communauté Rom, puisqu'elle caractérise, hier comme aujourd'hui et certes sous des formes différentes plus ou moins subtiles, pratiquement toutes les sociétés traditionnelles et celles dites modernes où la dominance masculine perdure.

On peut éprouver une grande fierté pour cette femme Rom, comme le fait si bien Matéo Maximoff, à travers, par exemple, les figures de Luludji et de Rakli qui subirent toutes les souffrances possibles aux mains des Nazis. On peut légitimement être orgueilleux de toutes celles, anonymes, qui refusèrent de quitter leurs jupes bariolées pour d'autres moins explosives afin de tromper leurs ennemis, allemands, russes, japonais et même français : *la robe de la Romni, c'est son emblème, son drapeau, mais surtout sa fierté !* On peut chanter sa fidélité et son dévouement à son Rom et aux symboles qu'elle arbore, comme le mouchoir qui désigne sa condition d'épouse : *Le mouchoir qu'elle porte sur la tête, c'est son alliance. Quand une femme non-tzigane divorce, elle retire de son doigt son alliance. La Romni, elle, garde son mouchoir. Elle mourra et sera enterrée avec lui.*¹⁰ Il n'empêche que ses droits sont réduits à la portion congrue : être inférieur par essence, très tôt elle doit faire abstraction de son corps et le dissimuler sous peine d'être étiquetée comme une *Kurva* (putain). Mariée sans son consentement dès l'enfance – tout comme les jeunes garçons (pratique toujours en vigueur au Rajasthan) – contre quelques *galbis* ou pièces d'or, et parfois, quoique rarement avant sa naissance (*Savina*), souvent battue par son homme, d'autant plus qu'il est sous l'emprise de l'alcool : *Tu es son Rom et son maître. La loi t'accorde de la battre,*¹¹ ne prenant la parole dans les assemblées que lorsque la gente masculine lui concède, assujettie à toutes les tâches domestiques tout en assumant sa part pour améliorer l'économie financière de sa famille, attendant debout que les hommes aient fini de manger le meilleur des plats qu'elle lui cuisine, etc.

Comme partout, le conquérant masculin est jugé à la hauteur de son tableau de chasse féminin, mais malheur à celle qui n'est plus vierge avant sa nuit de noces, trompe son Rom, tombe amoureuse de celui qui n'est pas le mari négocié par les familles et pire encore, s'il s'agit d'un Gadjé. Dans ce cas, elle sera reniée et bannie à tout jamais par sa communauté, comme ce fut le cas de Pola Negri, d'origine polonaise, actrice et compagne de Charlie Chaplin, tandis que Django Reinhardt incarnait, lui, la triomphale reconnaissance Manouche. Même encore aujourd'hui, et ce n'est pas uniquement la conséquence de l'opposition entre sédentarisme et nomadisme, les filles ont rarement accès à l'éducation, et même aux soins de santé, fait – insistons là-dessus – qui n'est nullement une spécificité de la communauté Rom, sinon de toutes celles où la femme vaut mille fois moins que l'homme qu'elle met au monde.



Matéo enfant (à droite) avec sa mère, son père, ses frères et sœurs

Matéo Maximoff, enfant surdoué qui avait appris à lire et à écrire seul, avant d'avoir une carrière pour le moins singulière, puisqu'il fut chaudronnier, projectionniste, écrivain, conférencier et historien de son propre peuple, lutta toute sa vie non seulement pour faire connaître les Roms, mais aussi pour les sortir par eux-mêmes et pour eux-mêmes des prisons invisibles où ils se sont enfermés. Et cette liberté passait, pour lui, par l'éducation, sans pour autant correspondre à celle de nos modèles scolaires.

Lire Matéo Maximoff, c'est donc aussi sortir du fantasme qu'émoustille en nous la vision libertaire du Tsigane. D'ailleurs, le mot liberté n'existe pas en romanès et *si on veut le traduire textuellement, on dira : korkoro, autrement dit, Seul, pour signifier que le Rom est sans attache, que rien ne le retient. Comme l'oiseau vole d'arbre en arbre, le Rom, le Tsigane peut sauter d'un pays à l'autre.*¹²

Il n'est pas plus libre que nous le sommes, et ce n'est ni une question de papiers d'identité et de carnet de circulation, ni d'avoir les clefs d'une propriété ou d'en refuser les murs, ni même une question d'être sédentaire ou nomade. C'est une question d'Homme, quelle que soit notre race, notre religion et l'étendue de notre culture.

Notes

- 1.- Les Uristory fut le premier livre écrit en 1938
- 2.- La Septième fille, p. 89.
- 3.- Dites-le avec des pleurs, p.48 et suivantes.
- 4.- La poupée de Mameliga, titre d'une des nouvelles de ce recueil, p. 79.>
- 5.- Les Ursitory, p. 38.
- 6.- Savina, p. 118.
- 7.- La septième fille, p.148, 185 et suivantes.
- 8.- ibidem, p. 145.
- 9.- La septième fille, préface, p.15.
- 10.- Dites-le avec des pleurs, p.39.
- 11.- Savina, p. 21.
- 12.- La septième fille, p.11.

Lève la tête, sois un Rom



Il n'y a pas trace, dans les récits de Matéo Maximoff, de cet ordonnancement de lieux et de dates qui nous rassure autant qu'il enferme notre esprit dans la cage factice du rationalisme et du cohérent, bien que dans le même temps, nous envions ces Tsiganes que l'on regarde transiter d'un campement à l'autre, d'un pays à l'autre. On les envie un instant de n'avoir, croit-on, qu'à rendre des comptes à eux-mêmes, loin du brouhaha du monde auquel ils ne participent, aujourd'hui comme hier, que contraints et forcés. Mais on les maudit tout aussi facilement qu'on les assimile à ces jeunes adolescentes d'Europe de l'Est qui nous font les poches dans le métro. Ils ont mauvaise réputation, on les accuse, hier comme aujourd'hui, de tous les maux et certes, ce n'est pas toujours à tort. *Mais le Tzigane ne s'en défend pas, et puisqu'une légende à été créé autour de lui, il l'entretient... [...] Sa légende est une sûre garantie de sa tranquillité.*¹

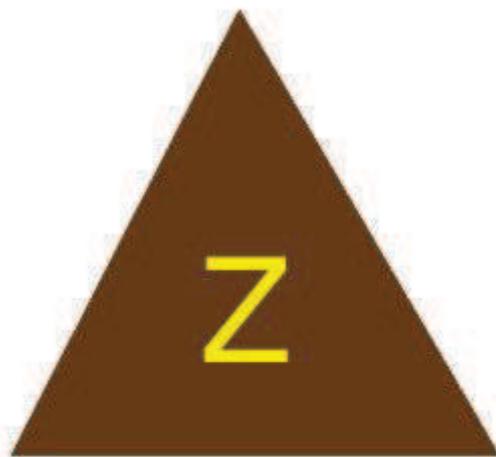
L'invisibilité de cette frontière entre notre monde statique et le leur, plus mobile que nomade, va au-delà de deux façons opposées de vivre et de s'inscrire au monde. *La terre appartient*, nous dit Maximoff, *à ceux qui la gardent et le monde à ceux qui le connaissent, mais qui peut le connaître mieux que nous ?... [...]... Nous savons nous y reconnaître comme si nous avions un sixième sens. Pour nous, le pays, la nation ne compte pas. Et la ville encore moins. Arrivés aujourd'hui, nous repartons demain... [...]... La politique, parlons-en ! Quelle est la nation, le roi, l'empereur, le président ou le dictateur qui a bien voulu s'occuper de nous, sinon pour nous emprisonner, nous incorporer dans ses armées pour défendre une terre qui n'est pas la nôtre, ou encore pour nous chasser de son pays dans l'espoir d'embarrasser son voisin. Souvent aussi pour nous massacrer et s'emparer du peu de richesses que nous possédons. Il y a eu le Juif errant, il a trouvé une nation. Il y a encore le Rom errant, mais lui ne veut pas de nation.*² Voilà en quelques mots, fort bien résumée toute la problématique qui oppose les Roms et les Gadjé, *une guerre pacifique, parfois sanglante sont nous sommes toujours les perdants.*³ Le rejet et la ségrégation, les actes de violence dont les Roms sont encore victimes dans de nombreux pays, est la conséquence millénaire, directe et indirecte, de cet antagonisme.

Mais cela ne justifie en rien toutes les exactions commises depuis quasi la nuit des temps envers les Roms dont la conclusion horriblement logique fut le *Samudaripen*, le génocide hypocritement oublié, voire inavoué, des Tsiganes durant la seconde guerre mondiale. Sans en stigmatiser l'indicible, Matéo Maximoff nous raconte cette lente montée meurtrière. Quelque part dans les

Balkans, du moins le suppose-t-on, Kantchi, héros de *Condamné à survivre*, condamné à mort par les siens pour avoir tué sa femme qu'il soupçonnait d'adultère, commence sa longue errance en échappant à la pendaison, une jeune servante ayant été violée par le fils du maître, peut-être un Boyard et un quelconque vagabond ferait un excellent coupable. Il traverse villes et villages, croise des Roms sur les marchés, dont un jour, Pervo, son beau-frère. Pour sauver sa peau, il agressera un policier, sera mis en prison, deviendra ami de Fassi, de sa femme et de sa sœur Rakli, qui porte le même nom que sa petite fille. Plus d'un millier de prisonniers est alors déporté, mais avant de monter dans le train, *un Rom sera pendu pour l'exemple, pour nous faire peur, car dans ce pays, avec ce régime, on tue facilement des innocents.*⁴ Suite à une attaque conjointe du train et par les Roms de la tribu de Fassi – *depuis son départ du pénitencier, il était suivi de toute sa tribu*⁵ – et par les prisonniers politiques et leurs appuis extérieurs, il s'évade et rejoint la tribu de Fassi. Les années passent, il épouse Rakli avec qui il a quatre enfants et on les retrouve quelque part, en pleine révolution russe. Nouvelles péripéties, nouvelle fuite : *Les Rouges fusillent n'importe qui et pour n'importe quoi, les accusant d'être des Blancs. De leur côté, les Blancs en font autant. Et souvent sans le vouloir, car ils ne savent pas où ils sont, les Roms se trouvent au milieu.*⁶ ... [...]... *Souvent ils sont fusillés par les Blancs comme espions rouges et par les Rouges comme espions blancs. Eux qui n'ont jamais fait de politique ni défendu aucune terre, les voici victimes désignées des deux clans.*⁷ Libérées mais toujours persécutées, les tribus – plusieurs milliers d'individus – se rassemblent et décident de se séparer en plusieurs groupes. Kantchi et sa famille s'en vont vers le Sud. Sur leur route, bien accueillis par un village, ils se sédentariseront un temps. Kantchi ouvrira un atelier de chaudronnerie, ses enfants iront à l'école et il deviendra pentecôtiste – tout comme Matéo Maximoff – avant de s'enfoncer toujours plus profondément vers le Sud, jusqu'à la mer, quelque part en Europe. Devenu veuf, il part pour l'Amérique, ne s'y sent pas à l'aise, revient en Europe, désormais *il partage son existence entre la France, la Belgique, l'Allemagne*⁸ et l'Espagne. Tantôt ici, tantôt là... *les années passent, ses fils et ses filles se marient. Chacun achète une voiture qui tire une camping...* [...]... *Le Rom minable du passé s'est petit à petit transformé en homme d'affaires...* [...]... *Mais, c'est au moment où le Rom se croit le plus en sécurité que la catastrophe fond sur lui : c'est le nazisme.*⁹ Et contrairement à ce que bien des auteurs ont écrit, les Roms ont été malmenés et persécutés souvent même avant les Juifs.

Remontons donc dans l'Histoire, quelque part en Allemagne. En 1899, un bureau des affaires tziganes y fut créé et en 1905, fut établie une liste, la ZiguenerBuch, recensant tous les Roms présents sur le territoire. En 1926, des lois de contrôle de la *plaie tzigane* furent promulguées, suivie en 1928 par leur surveillance spécifique et permanente, la stérilisation eugénique en 1933 et l'interdiction des mariages mixtes en 1934. Les Tsiganes non métissés (les Sinti et les Lalleri) reçoivent un passeport brun, les métis un passeport bleu ciel et les nomades un passeport gris. En 1936, le pédopsychiatre Robert Ritter¹⁰, spécialiste en biologie criminelle et fervent défenseur de la délinquance génétiquement déterminée, fut nommé

chef du *Centre de recherches sur l'hygiène raciale et la biologie des peuples*. Il fut secondé dans son recensement des Tsiganes par une anthropologue, Eva Justin¹¹, qui connaissait la langue Rom. Ils conclurent que la grande majorité des Tsiganes, de pure origine aryenne, était devenue de sang mêlé et dégénéré et représentait un danger pour la race allemande et recommandèrent, en conséquence, la stérilisation de toutes les femmes en âge d'être mère. Quant à ceux jugés purs, ils



Le triangle marron des camps nazis avec le Z de Zigener

devinrent objets de recherche scientifique dans les mains, entre autres, du docteur Ritter et d'Eva Justin à Uckermark (camp de Ravensbrück) qui, le plus tranquillement du monde, après la guerre, ouvrirent à Francfort, une consultation en psychologie. En 1936 également, avant l'ouverture des Jeux Olympiques à Berlin, on regroupa tous les Tsiganes dans des camps de travaux forcés, les Zigeunerlager, avant d'envoyer les survivants dans les camps de la mort. Les déportations massives commencèrent en 1939 et en février 1940, les nazis testeront le zyklon B sur des enfants Tsiganes. En décembre 1942, Himmler signa l'ordre de déportation de tous les Tsiganes d'Allemagne.

Dans les pays sous occupation nazie, leur sort ne fut guère plus enviable. En Hongrie, en Yougoslavie, en Albanie, en Pologne où ils furent aussi enfermés dans les ghettos juifs, comme le raconte Matéo Maximoff, aux Pays bas, dans les Pays Baltes et toutes les zones occupées où sévissaient les unités mobiles d'extermination, les *Einsatzgruppen*, ils furent massacrés, en même temps que les Juifs et les responsables communistes. En Bohême, en Moravie et en Lituanie, la population tsigane fut complètement exterminée. En Roumanie fasciste, fut créé en 1938 un Commissariat Général aux Minorités, plus spécialement chargé de la question tsigane. La Garde de Fer, une légion fasciste nationaliste, connue également comme la Légion de l'Archange Michaël, créée en 1927 par Codreanu et auquel adhèrent Emil Cioran, Mircea Eliade et Ionesco¹², qui s'excusèrent ensuite prudemment de ce péché de jeunesse, devint une pièce importante du pouvoir en 1938 sous l'impulsion de Horia Sima, violemment antisémite et successeur de Codreanu. En 1941, Sima devint vice-président du Conseil des Ministres et avec sa pleine bénédiction, s'ouvrit alors la chasse aux Juifs et aux Tsiganes. Ceux-ci furent alors déportés en Transnistrie, dans un camp d'extermination à ciel ouvert où ils moururent par milliers de froid, de faim et de maladies quand ils ne furent pas exécutés sur place.

Matéo Maximoff ne raconte pas les faits de cette Shoah oubliée, sinon pour souligner que le nombre officieux de ses victimes surpasse largement le nombre officiel, sinon pour déplorer que nul ne se soucie d'en honorer la mémoire, et encore moins de la reconnaître. Son brouhaha douloureux traverse pourtant ses romans et nouvelles. Il raconte l'exode des Roms, qui fuient comme tant d'autres, la mort qui de la terre au ciel, guette ses proies, mais une certaine pudeur le retient. Il brouille les pistes, les lieux et les dates restent flous, peut-être parce que l'Histoire des hommes finit toujours par rattraper ses victimes, qu'ils soient ou non Roms. Elle a pour évocation celle bouleversante de Luludji et Rakli,¹³ et celle, entrevue, de toutes ses femmes Tsiganes, repos forcé du gradé nazi ou encore les cadavres amoncelés de quelques deux cent personnes, fusillées pour le plaisir. Une petite fille – ultime survivante – vêtue de rouge, jouant avec une pomme comme d'une balle, croise sur sa route, les bourreaux qui rigolent encore de leur exploit. Elle sera mitraillée dans le dos, car après tout rien ne justifiait qu'elle vive. Il raconte aussi son histoire à lui, celle des Roms Kalderash ou non. Elle a pour boussole la peur et la confusion qui poussent les populations à s'agglutiner à Bordeaux, puis à la frontière espagnole que chacun essaie de franchir avec ou sans papiers. Les dénonciations fusent, inclus de la bouche de certains Roms, prêts à tout pour sauver leur peau. Ils repartent dans l'autre sens et sont emmenés au tristement célèbre camp de Gurs. D'abord construit pour y interner les réfugiés républicains espagnols, ce camp conçu pour y parquer 20 000 personnes, accueillera ensuite tous les *indésirables* français ou non, puis les Juifs, livrés aux Allemands par les autorités françaises, avant leur déportation à Auschwitz et enfin, les Tsiganes. *Rien qu'à la vue de ce lieu, les Roms et les autres avaient envie de s'échapper. Mais pour aller où?... [...]... D'ailleurs des soldats entouraient les camions, prêts à tirer sur ceux qui tenteraient de fuir.*¹⁴ En avril 1941, après avoir croisé à Oloron Saint-Marie, *des wagons remplis de bêtes humaines – chose que les habitants de cette commune ne pouvaient ignorer – de pauvre Juifs dont la plupart était connus des Roms puisqu'ils avaient été ensemble dans le camp de Gurs,*¹⁵ ils seront largués sur le plateau de Lannemezan, là où il n'y avait rien ! *Rien qu'un terrain vide qu'on appelait le plateau de Lannemezan, vaste et nu (et infesté de serpents). Au milieu, un seul arbre. A*

droite, une usine chimique et à gauche, de l'autre côté de la route, une petite forêt... [...]... Le sol était spongieux. Quand on marchait les pieds s'enfonçaient dans la mousse et en sortaient mouillés. C'est là que les Roms et leurs familles, jeunes et vieux, sains ou malades, durent s'installer. Leurs papiers d'identité leur furent confisqués.¹⁶



Carte partielle des camps

En France, du Nord au Sud, en zone occupée ou non, on comptera une trentaine de camps d'internement réservés aux seuls Tsiganes, gérés par les autorités françaises, avec interdiction par décret présidentiel (1940) de circuler sur tout le territoire, et lorsqu'ils s'en évadent, les Roms y seront reconduits par de bons Français, puis souvent durement sanctionnés, avant d'écoper d'une amende. L'Etat français ne subvenait pas aux besoins des nomades et ne leur distribuait ni argent, ni nourriture, ni vêtements.¹⁷ Peur, faim, froid, maladies auront raison des plus faibles. En dehors des heures autorisées, de huit à onze heures le matin,¹⁸ ils n'ont pas le droit de quitter le camp. Sans travail, pas d'argent et sans argent, pas de quoi nourrir les familles. Matéo Maximoff qui était le seul à savoir lire et écrire envoya une requête au préfet des Hautes-Pyrénées sollicitant l'autorisation de se déplacer dans les départements limitrophes pour y chercher du travail. Autorisation accordée, leurs

conditions de vie s'améliorèrent. Arriva la Libération, beaucoup de Roms, dont Matéo Maximoff, remontent vers Paris : ce n'était pas encore vraiment la paix, mais ce n'était déjà plus tout à fait la guerre qui s'éloignait de plus en plus de Paris.¹⁹ Il y retrouva Luludji, qui par miracle était encore vivante après tout ce qu'elle avait subi. Il l'épousa selon la loi des Roms,²⁰ mais elle mourut huit mois plus tard. Les journaux commençaient à parler de l'extermination des Juifs, mais pas la moindre allusion aux Tsiganes et à tous les autres (opposants, communistes, handicapés, homosexuels, etc.). La vie reprend son cours...

A la fin de *Dites-le avec des pleurs*, Maximoff abandonne complètement la narration au profit de faits concernant l'internement et le génocide tzigane. Il reproduit dans son intégralité le discours de Bogomila Michalewicz, écrivain polonaise, intitulé *L'holocauste des Tziganes en Pologne*, suivi de témoignages de Tsiganes, interviewés par Matéo Maximoff. Enfin, résonne la voix du Papo, que je soupçonne être celle de Maximoff. Il s'adresse particulièrement aux plus jeunes de ses frères Roms. Que va-t-il leur advenir à l'aube de ce XXI^e siècle, où le monde va à sa perte, ce monde qui le sait et en a peur, dans ce monde où tous nos enfants naissent dans des maternités et sont déclarés à l'état civil. A leur majorité, ils deviennent citoyens des pays où ils sont nés et peuvent ainsi obtenir des cartes d'identité et des passeports, et voyager comme n'importe qui... [...]... Mais Dieu merci, si nous avons été obligés de devenir sédentaires, nous avons gardé l'habitude de nous regrouper, d'acheter de petites maison et aussi des terrains...[...]... Nous avons très peu de relations avec le monde qui nous est extérieur, sauf avec les Gadjés lorsque cela est nécessaire à notre commerce. Non pas que les autres ne nous aiment pas, mais nous les gênons. Nous menons une vie qu'ils auraient voulu vivre... [...]... Quel est notre avenir ? Où devons-nous aller ? Est-ce notre dernier voyage ? L'Europe devient de plus en plus libre et nous de plus en plus prisonniers de lois et règlements qui nous ignorent... Mes frères, le plus grand danger qui menace notre peuple, ce sont les extrémismes. Des deux côtés, je veux parler des dictatures de gauche comme de droite.²²

Lire Matéo Maximoff est donc aussi prendre mesure de cet ostracisme qui nous rend aveugles aux uns aux autres, tant de la part des Roms qui veulent demeurer Fils et Filles du vent, traversant les pays sans rien leur

concéder, à tort ou à raison, si ce n'est la jouissance de leurs droits, s'y installant parfois et comme tant d'autres gens dits d'ailleurs, refusant d'en partager les difficultés, les souffrances et les joies, que de la nôtre, convaincus que notre façon de vivre est la seule apte à garantir notre sécurité et nos biens, voire même l'idée que nous nous faisons du "bonheur". Si notre espace vécu est limité par un cadre étatique s'ordonnant autour d'institutions et législations à démocratie variable, de contrôles d'identité, fiscaux ou douaniers, le leur repose sur leur périple séculaire qui les a conduit d'un bout à l'autre du monde et s'est tissé au fil du temps autour de relations tribales et familiales, et de libre échange commercial. Notre cadre étatique, avec toutes ses contraintes, ne peut que représenter une entrave à leur mode de vie. Les différents récits de Matéo Maximoff nous font palper ce qu'il y a d'irréconciliable entre ces deux approches, entre le Rom et le Gadjé qui ne se considèrent pas comme faisant partie ni du même monde, ni de la même fraternité humaine. Ils sont et demeurent étrangers l'un à l'autre et de part et d'autre de cette frontière invisible, il n'y a ni implication, ni partage. Chacun pour soi et Dieu pour tout semble malheureusement une spécificité humaine.

Dit tout cela, il n'en demeure pas moins vrai que j'ai aimé chez cet homme, son humanité et sa noblesse, sa générosité et son souci du partage, tant pour laisser une inscription de son histoire chez les siens qu'ouvrir un espace empathique dans nos mémoires et cela d'autant plus, que nous vivons une époque où le nomadisme jette aujourd'hui sous nos routes et à nos portes, venus de tous les horizons, les nouveaux Tsiganes de la modernité.



Voyage, les Tsiganes en France, par Roberto Neumiller, eds. Glénat, 1982.

© L'Ombre du Regard Ed., Mélanie Talcott – 27/06/2012

Notes

- 1.- La Septième fille, p. 11
- 2.- Condamné à survivre, p. 75
- 3.- Ibidem.
- 4.- Condamné à survivre, p.46
- 5.- Ibidem, p.70
- 6.- Id., p.75
- 7.- Id., p.122
- 8.- Ib., p.173
- 9.- Ib., p.181 et suivantes
- 10.- Robert Ritter
- 11.- Eva Justin
- 12.- *Über Deutschland - Aufsätze aus den Jahren 1931-1937*, recueil d'articles de jeunesse dans lesquels Emil Cioran exprimait son admiration pour le système qui se mettait alors en place en Allemagne et pour l'homme qui le conduisait : *dans le monde d'aujourd'hui, il n'existe pas d'homme politique qui m'inspire une sympathie et une admiration plus grande que Hitler*". Voir également : Alexandra Laignel-Lavastine, *Cioran, Eliade, Ionesco : L'oubli du fascisme. Trois intellectuels roumains dans la tourmente du siècle*, Paris, puf, « perspectives critiques », avril 2002. *L'engagement de Cioran ne fait lui non plus aucun doute. Compagnon de route de la Garde de fer, il est séduit par Hitler en 1934, par Doriot en 1937, et il multiplie les déclarations antisémites. Alexandra Laignel-Lavastine a découvert qu'il était retourné en Roumanie en 1940-1941, pour y tenir le même type de discours.* Dans *Le trio des Carpates*, Didier Sénécal, Lire, publié le 01/04/2002.

13. – Dites-le avec des pleurs, p.205
14. – Ibidem, p. 146
15. – Ibidem, p. 149
16. – ibidem, p.160
17. – id, p.163
18. – id, p.169
19. – id, p.184,185
20. – id, p.185
21. – id, p.250
22. – id, chap. VI

Quelques sites, livre et documents

<http://www.etudestsiganes.asso.fr/>
<http://lesrroms.blogg.org/offset-105.html>

Les gens du Voyage par Josef Koudelka

Voyage, les Tsiganes en France, par Roberto Neumiller, eds. Glénat, 1982.
<http://robertoneumiller.com/bioimags/biolivres.php>

Liberté, film de Tony Gatlif

<http://www.ugcdistribution.fr/liberte/>

Nouka Maximoff

<http://my.univarts.com/maximoff>

Personnalités Roms – de belles surprises

http://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_de_personnalit%C3%A9s_roms

Biographie

Matéo Maximoff est né en 1917 à Barcelone. Depuis l'âge de trois ans, il a vécu en France avec sa famille. Il n'a jamais fréquenté l'école, et a appris en autodidacte à écrire et à lire. Orphelin de mère à 8 ans et de père à 14 ans, il est l'aîné de cinq enfants et dut travailler pour nourrir des frères et sœurs. Il exerce tout d'abord le dur métier de chaudronnier comme son père, puis devient par la suite projectionniste ambulancier dans les campagnes.

Avec le début de la guerre en 1939, l'hystérie anti-nomade a éclaté et les départements français expulsaient les Tsiganes qui cherchaient l'abri en Espagne. Les Maximoff n'ont pas réussi à fuir, ils ont été arrêtés et internés au camp de Gurs dans les Pyrénées (où ils ont passé environ quarante jours), puis à Tarbes (août 1940) et enfin au camp d'internement pour les nomades à Lannemezan. La guerre a séparé Maximoff de sa première femme qui est partie avec son clan, quand les Maximoff ont été internés. Quelque quatre cent parents de Maximoff ont passé environ trente mois dans les camps d'internement.

Avant la guerre, sous l'impulsion de son avocat, Jacques Isorni (qui sera le défenseur de Pétain) il a écrit son premier roman *Les Ursitory* (écrit en 1938 et publié en 1946 chez Flammarion). Les journaux, la radio et même la télévision dans les années 50 lui consacrent articles et émissions. Les romans se succèdent. Il collabore également à des ouvrages photographiques collectifs, enchaîne interviews et conférences sur les Tsiganes et participe à la création d'associations telles que *Les Etudes Tsiganes*. Le cinéma le sollicite régulièrement pour des films ou apparaissent des Tsiganes (« La Bandera », « Boulevard » de Duvivier « Singoalla » de Christian Jacque, « Cartouche », « l'incorruptible », « la Gitane » de de Broca, « Elena et les hommes » de Renoir et bien d'autres...).

En 1952, il épouse une jeune gadgi (non tsigane) d'origine suisse qui lui donnera une fille : Nouka. Quelques années plus tard, il s'installe avec sa famille dans un petit pavillon de banlieue, à Romainville, tout près de Montreuil où vit le reste de la famille Maximoff. Le début des années 60 marque un tournant déterminant dans sa vie. Touché par la grâce, il se convertit et sa foi est si grande qu'il devient en quelques mois pasteur et missionnaire de la Mission Evangélique des Tsiganes de France. Il consacre alors sa vie à Dieu et parcourt le monde à la rencontre des ses frères Roms afin de leur apporter la bonne parole. Son engagement religieux ne met cependant pas fin à son activité littéraire, bien au contraire. Il écrit encore des romans (« la septième fille », « Condamné à survivre », « La poupée de Mamélika », « Vingerka », « Dites-le avec des pleurs », « Ce monde qui n'est pas le mien ») mais consacre désormais une grande partie de son temps à la traduction de la Bible en langue romani. Ses livres, tous publiés en français,

sont traduits dans une dizaine de langues. En 1986, son œuvre littéraire est couronnée par la médaille de Chevalier des Arts et des Lettres. Lui-même a fondé, en 1983, le Prix Romanès qui continue d'être décerné.

Matéo Maximoff est décédé en 1999

Bibliographie (en gras, les ouvrages que j'ai lu)

Les Ursitory (roman) écrit en 1938, paru en 1946

Le prix de la Liberté, (roman) 1955

Savina (roman) 1957

La septième fille – 1969

Condamné à survivre, (roman) 1984

La poupée de Mameliga, (nouvelles) 1986

VINGUERKA « La petite fiancée » (roman) 1987

Dites-le avec des pleurs (récit autobiographique) 1990

Ce monde qui n'est pas le mien, (roman) 1992

Routes sans roulotte, (Récit autobiographique) -1993

Les gens du Voyages, (Album 160 photos noir et blanc) 1995

Publié en Juin 2012 sur <http://www.lombreduregard.com/doucement-les-bles>